

LE TROGNON ET L'OMNIBUS: FAIRE "DE SA MISERE SA BARRICADE"

BRICOLAGE ET METIS DES BARRICADES DES *MISERABLES*

DAVID CHARLES

**LE TROGNON ET L'OMNIBUS: FAIRE "DE SA MISERE SA BARRICADE"
BRICOLAGE ET METIS DES BARRICADES DES *MISERABLES***

Article publié dans *La Barricade*,
Actes du colloque de Paris (1995)

Centre de Recherches sur l'Histoire du XIXème siècle et Société d'Histoire de la
Révolution de 1848 et des Révolutions du XIXème siècle
direction de A. Corbin et J.-M. Mayeur,
Publications de la Sorbonne, 1997

On voit l'horizon républicain des *Misérables* du haut de la barricade de la rue de la Chanvrière. Mais cet horizon ne doit pas faire oublier cette barricade, qui constitue son point de vue épistémologique: un titre, *Quel horizon on voit du haut de la barricade*, le dit assez, et c'est "debout sur l'escalier de pavés" comme sur un "trépied", qu'Enjolras propose de "l'avenir" une représentation prométhéenne où le progrès mécanicien et artificialiste motive la république¹. Or, toute barricade est un bricolage, au sens où l'entend Lévi-Strauss, et le bricolage n'intéresse pas le progrès: comment la récupération des "résidus de constructions et de destructions antérieures" le pourrait-elle, qui ne vise qu'un réarrangement avec les "moyens du bord" et n'inaugure rien qui ne soit toujours "prédéterminé" par l'histoire de chacun des matériaux qu'elle réemploie²? Le système pamphlétaire que Hugo dirige contre le Second Empire ne travaille pas en vain à dénoncer le bricolage du Deux Décembre, qui a "recousu et redoré" le Sénat, "retapé, et rebordé" le Conseil d'Etat, "recloué et repeint" le Corps Législatif³: Louis

¹. Voir *Les Misérables*, V, I, 1, éd. Y. Gohin, Gallimard, coll. "Folio", tome III, 1973, pp. 237-238 (nous citons toujours, sauf indication contraire, cette édition et ce tome). Les références des autres textes de Hugo sont à l'édition des *Oeuvres complètes* publiée sous la direction de J. Seebacher assisté de G. Rosa (Robert Laffont, collection "Bouquins", 1985-1990); nous n'indiquons que le nom du tome, entre guillemets.

². Voir Cl. Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, Plon, 1969, pp. 27-29. L'idée d'employer le concept de bricolage à l'analyse des barricades est de J. Maurel ("Misérabelais, une misère barricadée", *Victor Hugo. Les Idéologies*, actes du colloque interdisciplinaire de Nice, 1985, p. 162).

³. *Napoléon le Petit*, II, 9, "Histoire", p. 36.

Napoléon Bonaparte lui-même, qui prétend redonner à la France "les institutions politiques" du Consulat et de l'Empire¹, n'affiche rien d'autre que la volonté de profiter de la prédétermination impériale et d'interroger les institutions napoléoniennes comme un trésor de signes à faire signifier². Pour Hugo, c'est un contresens historique: on ne restaure pas un principe de destruction sans le nier dans son principe même; le propre du régime napoléonien dans sa représentation hugolienne est en effet d'être moins un régime qu'un changement de régime, qui "a disloqué le vieux continent monarchique"³. La barricade ne peut donc servir de trépied au progrès qu'à la double condition que le bricolage dont elle est le moyen et le résultat bénéficie d'une qualité refusée à celui de Louis Bonaparte, et que le progrès lui-même ait une loi de formation telle que ce bricolage-là puisse le servir. Le bricolage sera métique, et le progrès s'appuiera à l'oppression. La métis grecque est une conduite de *re* tournement de l'obstacle en moyen de le surmonter⁴; cette ruse est autrement plus féconde que celle qui fait le "grand côté" de "Napoléon le Petit"⁵. La "loi de formation du progrès", formulée par Hugo pour répondre au *dé* tournement de la République par Louis Bonaparte, est elle-même métique puisqu'elle fait de l'obstacle, voire même de son redoublement, la condition du progrès:

"Avec ce qui l'opprime, avec ce qui l'accable,
Le genre humain va se forger son point d'appui."⁶

LA CHANVRERIE, JUIN 1832

La barricade de la rue de la Chanvrerie trouve son emplacement par hasard, puisque ses constructeurs décident de la faire à l'endroit même où ils se rencontrent, mais il n'en est pas moins idéal: "la place est bonne", déclare Bossuet. Elle est "en effet

¹. *Proclamation* liminaire de la Constitution de 1852, citée par A. Plessis, *De la fête impériale au mur des fédérés*, *Nouvelle histoire de la France contemporaine*, tome IX, 1852-1871, Seuil, coll. "Points Histoire", 1973, p. 7.

². Voir Cl. Lévi-Strauss, *op. cit.*, p. 29.

³. <La civilisation>, "Critique", p. 604.

⁴. Voir J. -P. Vernant et M. Detienne, *Les ruses de l'intelligence. La métis chez les grecs*, Maspéro, 1978. J. Maurel, dans *Victor Hugo philosophe* (P.U.F., coll. "Philosophies", 1985) est le premier à avoir parlé de la métis hugolienne (voir p. 81).

⁵. *Napoléon le Petit*, I, 7, pp. 16 et 18, et *Conclusion*, I, 3, p. 140.

⁶. *Le Satyre*, III, *La Légende des siècles. Première série*, VIII, "Poésie II", p. 748. Ces vers sont une reprise du *Verso de la page*, poème démembré par Hugo en 1857 et publié (partiellement) dans *L'Année terrible* (Février, V), sous le titre: *Loi de formation du progrès* (voir "Poésie III", p. 82).

admirablement indiquée", renchérit le narrateur qui fait l'éloge de son "coup d'oeil"¹. Pour l'homme de la métis, le premier coup d'oeil est toujours le bon, et ce qu'on appelle communément le hasard fait toujours bien les choses. C'est à la misère où la malchance le met que Bossuet doit ses talents; pour lui, "la Fatalité" n'est pas un obstacle, mais une réserve de solutions². Retourner ainsi "les persécutions du sort" en moyens d'y échapper est bien le propre de la métis. La ruse métrique avec l'adversité est donc à l'origine épistémologique de la barricade.

Un cabaret fournit à l'élévation et à la défense de la barricade qui s'y appuie (au sens logistique du terme comme à son sens spatial) l'essentiel de ses moyens³: il y est entièrement déménagé. Le nom même du cabaret: *Corinthe*, le destine à cet emploi: c'est peut-être par Diogène, durant le siège de Corinthe par Philippe de Macédoine, que fut inventée la barricade⁴. Les barres de fer de la devanture sont utilisées pour dépaver la rue; toute l'argenterie du cabaret, ses brocs, ses cuillers et ses fourchettes, est fondue en balles; les futailles vides de sa cave, ses tables, ses tapis, ses pots de fleurs sont les premiers matériaux de la barricade. Viennent les rejoindre des moellons, "improvisés comme le reste, et pris on ne sait où", un omnibus, le haquet d'un fabricant de chaux et ses barriques - matériaux tous saisis "au passage" -, les poutres d'étau d'une maison voisine, une porte vitrée, des "machins" dit Gavroche, des gravats, "toutes sortes de décombres". Enjolras veille à ce que rien ne soit gaspillé: la trentaine de pavés "arrachés de trop" sont stockés et serviront à murer les fenêtres du cabaret⁵; seule l'économie bourgeoise, qui envoie son or à l'égout⁶, peut se permettre le gaspillage, non celle qui la combat⁷.

La barricade de la Chanvrière est un bricolage, parce qu'elle est le produit improvisé de toutes les occasions contingentes qui se sont présentées de compléter son stock de matériaux⁸, à partir des résidus de constructions (un cabaret, des véhicules, une maison) ou de destructions (des gravats, des décombres) antérieures à elle. Gavroche l'explique plus simplement par cette formule: "une barricade, c'est le thé de la

¹. *Les Misérables*, IV, XII, 2 et 3, p. 138.

². Voir *ib.*, III, IV, 1, tome II, p. 237.

³. Sauf indication contraire, nous citerons ici jusqu'à nouvel ordre IV, XII, 3 et 4, complétés par V, I, 2.

⁴. L'épisode est raconté par Rabelais dans le *Prologue de l'Auteur* du *Tiers Livre*, auquel l'auteur de *William Shakespeare* fait allusion (I, II, 2, § XII, "Critique", p. 279) - Gavroche, ce "Rabelais petit" comme tout gamin de Paris (III, I, 3, tome II, p. 154), est "chargé de la mise en train" de la barricade.

⁵. *Les Misérables*, V, I, 7, p. 244, et 18, p. 279.

⁶. Voir *infra*.

⁷. L'improvisation, c'est-à-dire l'emploi du premier matériau de passage venu est le propre du bricolage, mais aussi, selon Hugo, de la résistance républicaine à la tyrannie: deux épisodes d'*Histoire d'un crime* le montrent (voir, I, 3 et 19, et II, 6, "Histoire", pp. 165, 219, 248 et 288-290).

⁸. Voir Lévi-Strauss, *op. cit.*, p. 27.

mère Gibou"; ce thé hétéroclite d'un personnage d'une farce à succès de 1832 était concocté à partir de vinaigre, d'huile, de poivre, d'oeuf et de farine, et son absorption était à ce point considéré comme le clou de la pièce, que "le thé de Madame Gibou" était devenu une expression proverbiale apte à désigner tous les salmigondis¹.

Mais entre les deux bricolages, bricolage de la barricade par les insurgés, bricolage de "l'établissement de 1852"² par Louis Napoléon Bonaparte, il y a cette même différence qualitative qu'entre la ruse comprise comme simple détournement, et ce retournement en lequel consiste la métis. Plusieurs éléments montrent en effet qu'une conduite métique de retournement commande l'édification et la défense de la barricade. "Le plus excellent symbole du peuple" n'est-il pas le pavé, parce qu'"on marche dessus jusqu'à ce qu'il vous tombe sur la tête" ? Ainsi, les poutres d'étai avec lesquelles la barricade fortifie son front sont les témoins de la misère où se trouve le quartier: elles sont prises aux mesures "décrépites" des rues de la Chanvrerie et de la Petite-Truanderie³. C'est donc avec les béquilles de sa misère que le peuple étaie sa barricade.

Pour éclairer l'intérieur de la barricade, que le sabotage de l'éclairage public a plongée dans une obscurité volontaire, "deux ou trois torches de carnaval et une bourriche pleine de lampions" sont apportés par des ouvriers, qui les disent "restés de la fête du roi": la misère s'éclaire donc avec les moyens que l'oppression invente pour la laisser dans l'obscurité. Les torches de carnaval et les lampions restés de la fête royale n'échappent pas à ce que l'historien du bricolage appelle la précontrainte: parce que leur conception les destine à cet usage, ils éclairent les participants d'une fête carnavalesque, mais le bricolage métique de la barricade ruse avec cette prédétermination en retournant ces torches et ces lampions contre leurs concepteurs. A la troupe soldatesque s'affrontera une "troupe" de théâtre avec des costumes et des déclamations grotesques, parce qu'ils carnavalesquent les signes (habit veste, sabre de cavalerie, accessoires de garde national) de l'ordre qu'elle veut abattre. Dans une barricade, "chacun choisit sa place comme au spectacle"⁴. C'est aussi avec des accessoires de théâtre que l'on résiste au théâtre du Deux Décembre⁵. Cependant, la fête carnavalesque de la rue de la Chanvrerie Chanvrerie est à ce point contraire à celle pour laquelle ses torches et ses lampions étaient destinés et qu'elle désire abolir, qu'elle se propose comme l'illustration immédiate de son abolition. Les deux listes du personnel de l'insurrection et de son matériel sont, tout autant l'une que l'autre, bizarres et bigarrées. Sur cette barricade, d'où

¹. Voir la note 16 de G. Rosa, p. 870 de l'éd. "Bouquins" des *Misérables* .

². *Napoléon le Petit* , II, 9, p. 36.

³. *Les Misérables* , IV, XII, 1, p. 124.

⁴. *Ib.* , V, I, 7, p. 244.

⁵. Voir le récit de la construction de la barricade du 4 décembre 1851 dans *Napoléon le Petit* , III, 2, p. 51.

Enjolras veut promouvoir la Liberté, l'Égalité et la Fraternité¹, fraternisent en toute liberté des individus différents quant à l'âge, à l'apparence physique et à la profession mais égaux dans l'effort, comme à la construction de cette barricade collaborent anarchiquement, du tapis à l'omnibus et du moellon au lampion de carnaval, des objets hétéroclites mais également efficaces; en juin 1848, la barricade Saint-Antoine sera ainsi faite d'"une fraternisation menaçante de tous les débris". La libre fraternisation d'éléments égaux bien que différents - chapeaux et ouvriers, omnibus et gravats - a le carnaval pour moteur. L'égalité politique que prône Enjolras - "tous les votes ayant le même poids"² - vaut autant pour les matériaux de la barricade, où le gravat a le même poids symbolique que l'omnibus, que pour les éléments de son personnel.

On s'explique alors la présence d'un omnibus dans les barricades. C'est la flèche d'un omnibus qui supporte le drapeau rouge de la rue de la Chanvrerie³ et son timon dételé qui en juin 1848 attèle, "tout au sommet de l'entassement", la barricade Saint-Antoine à "on ne sait quels chevaux de l'air". La barricade élevée le 4 décembre 1851 à l'angle des rues Mazagran et de la Lune en compte quatre. Celle que les représentants du peuple restés libres érigent la veille rue du Faubourg-Saint-Antoine comporte elle aussi un omnibus, que le conducteur abandonne aux résistants avec un laconique: "Bon! je vois ce que c'est"⁴. Que cet omnibus vienne de la Bastille, donc de quatre-vingt-neuf, n'est pas indifférent à la valeur de son emploi. La barricade est faite *omnibus*, c'est-à-dire à la fois *pour tous* et *par tous*, *pour* tous parce que *par* tous. Gavroche a donc raison de vouloir que *tout* y soit. Du haut de cette barricade, Enjolras déclarera en exposant le programme républicain que, dans le "contrat social" qui le fonde, la quantité de souveraineté que chacun doit concéder "pour former le droit commun" est la même "*pour tous*" - autrement dit: une même quantité de souveraineté est concédée *par tous* - et que "cette identité de concession que chacun fait à *tous* s'appelle Égalité"⁵. "Omnibus" peut qualifier des "choses qui servent à plusieurs" et désigner "un homme qui fait toute sorte de services" sans avoir d'emploi déterminé⁶: chacun des éléments de la barricade est donc un omnibus à lui seul, et grâce à eux la barricade elle-même tout entière, où se retrouvent tous *Les Misérables*, tout le personnel romanesque - Thénardier et Cosette exceptés⁷. Bossuet cite Horace au cocher de l'omnibus que la

¹. *Les Misérables*, V, I, 5, p. 239.

². *Ib.*, p. 240.

³. *Ib.*, IV, XII, 5, pp. 145-146.

⁴. *Histoire d'un crime*, II, 3, p. 266.

⁵. *Les Misérables*, V, I, 5, p. 239 (nous soulignons).

⁶. Voir l'article "Omnibus" du Littré.

⁷. Voir l'édition annotée par G. Rosa, tome III, n. 1, p. 567.

barricade s'approprie en même temps qu'elle détruit le cabaret *Corinthe* : "*Non licet omnibus adire Corinthum*"¹. Antiphrase.

La fête du roi qu'éclairaient les torches et les lampions de carnaval avait sans doute, elle aussi, libéré ses participants des hiérarchies qui habituellement les séparent. Le carnaval royal, comme tout carnaval, "abolit toutes les distances entre les hommes" et instaure "un mode nouveau de relations humaines opposé aux rapports socio-hiérarchiques tout-puissants qui les déterminent entièrement hors carnaval"². Mais il n'abolit ces distances et n'instaure ce mode nouveau que provisoirement³; prévue à intervalles réguliers, cette fausse révolution ne fait que confirmer l'éternelle permanence de l'ordre qu'elle joue à abolir. Symétriquement, le carnaval populaire ne propose que l'éternel ajournement du nouveau régime qu'il joue à instaurer. La preuve de la solidarité des deux carnivals, le royal et le populaire, et de leur commune relation d'indifférence au temps de l'histoire, est dans *Notre-Dame de Paris* ; ils se jouent le même jour et c'est le premier qui, avec tous les signes par lesquels l'autorité se confirme, annonce le second⁴. Le carnaval révolutionnaire n'est pas indifférent à l'histoire, parce qu'il n'est pas indéfiniment répétitif: travaillant à la fin de "la vieille histoire", il vise même l'achèvement de l'histoire, et Enjolras expliquera du haut de la barricade qu'on pourrait presque dire qu'après lui "il n'y aura plus d'événements"⁵.

Le tapis et le pot de fleurs pris au cabaret par la barricade avaient valu une amende à la cabaretière Hucheloup, qui avait secoué le premier à sa fenêtre et laissé tomber le second de la mansarde dans la rue: "nous vous vengeons", lui dit Courfeyrac, et le peuple se venge de l'ordre public, hygiénique et policier au moyen des signes par lesquels il se manifeste. La porte vitrée que Gavroche incorpore au matériel de la barricade, malgré les railleries de ses camarades, retourne de la même façon le moyen de l'oppression contre l'oppressé. Comme il le leur explique lui-même, "une porte vitrée dans une barricade, c'est excellent", car si "ça n'empêche pas de l'attaquer", "ça gêne pour la prendre. (...) Une porte vitrée, ça coupe les cors aux pieds de la garde nationale quand elle veut monter sur la barricade". Courfeyrac venge la mère Hucheloup et Gavroche venge ainsi Jean Valjean, car c'est précisément pour avoir passé le poing à travers la devanture vitrée d'une boulangerie qu'il fut envoyé au bagne. Le verre, dit

¹. *Les Misérables*, IV, XII, 3, p. 139.

². M. Bakhtine, *Poétique de Dostoïevski*, Le Seuil, 1970, p. 171.

³. Voir A. Ubersfeld, *Le Roi et le bouffon*, Corti, 1974, p. 462.

⁴. Voir *Notre-Dame de Paris*, I, 1, "Roman I", p. 497.

⁵. *Les Misérables*, V, I, V, p. 240.

Gavroche, "est traître", il l'est même deux fois et joue dans le roman le rôle d'un agent double¹.

Enfin, au plus fort de la bataille, pour donner à la barricade le moyen d'amortir les coups du canon qui l'assiège, par un ultime bricolage qui réemploie un bricolage, Jean Valjean fait tomber d'une mesure le matelas qui en protège la fenêtre contre les balles perdues, en tirant au fusil sur les cordes qui l'y retiennent, et va chercher sous le feu nourri de la troupe ce matelas tombé au dehors de la barricade. Tel est, dit le titre du chapitre qui propose l'épisode, "l'emploi" que fait Jean Valjean "de ce vieux talent de braconnier et de ce coup de fusil infaillible qui a influé sur la condamnation de 1796": l'habileté au fusil, les braconnages qui la lui avaient donnée, cela "lui nuit" en effet devant les tribunaux, car "il y a contre les braconniers un préjugé légitime"². A la vue de l'efficacité du matelas contre le canon dont il fait avorter la mitraille, Bossuet, en connaisseur puisque lui aussi est "plein de ressources", apprécie la valeur de l'épisode par cette maxime qui conclut le chapitre et livre le principe même de la métis:

- C'est immoral qu'un matelas ait tant de puissance. Triomphe de ce qui plie sur ce qui foudroie. Mais c'est égal, gloire au matelas qui annule un canon !³

Jugé à l'aune de la morale prométhéenne du progrès qui informe la représentation de l'horizon qu'on voit du haut de la barricade, le triomphe métique "de ce qui plie sur ce qui foudroie" est, en effet, immoral: on ne s'attend pas à ce que le matelas d'une vieille femme contribue à rendre l'homme "maître de l'eau, du fer et de l'air" et à obtenir que la science soit "faite gouvernement"⁴.

SAINT-ANTOINE, JUIN 1848

La barricade de la Chanvrerie, dressée en juin 1832, n'est cependant "qu'une ébauche et qu'un embryon" de la barricade du faubourg Saint-Antoine élevée en juin 1848⁵. Le même bricolage, animé par la même ruse métique, y est à l'oeuvre.

¹. Sur la condamnation de Jean Valjean, voir I, II, 6, tome I, p. 145. La mise en scène de Thénardier, qui théâtralise la misère de son bouge à l'intention de M. Leblanc, confirme que la vitre cassée est un signe de la misère (voir *infra*).

². Voir *Les Misérables*, I, II, 6, tome I, p. 145.

³. *Ib.*, V, I, 9, tome III, p. 252.

⁴. *Ib.*, 5, p. 238-239. Lorsqu'il échappe à Javert grâce à la corde du réverbère de la rue Polonceau et à Thénardier grâce à son sou de bagnard transformé en nécessaire d'évasion, Jean Valjean révèle les mêmes qualités (voir II, V, 5, tome I, pp. 22-23, III, VIII, 20 et IV, IV, 2, tome II, pp. 400-401 et 521).

⁵. *Les Misérables*, V, I, 2, p. 225. Nous citons et commentons désormais, sauf indication contraire, les pp. 218-221 de V, I, 1.

Si toute description engage l'écriture dans une "belligérance énonciative" qui confronte le stock lexical et rhétorique de l'auteur au stock des objets du réel¹, cette belligérance aboutit, dans le cas de la barricade Saint-Antoine, à l'immoral "triomphe de ce qui plie" - le réel - "sur ce qui foudroie" - la description. L'échec de la mitraille chargée de l'abattre est métaphorique: "à quoi bon canonner le chaos", à quoi bon en effet essayer d'ordonner le chaos selon les canons de la description ? La barricade Saint-Antoine résiste au foudroiement que toute description cherche à opérer sur la chaotique mouvance du réel, comme le matelas de la barricade de la rue de la Chanvrerie résiste au canon de la troupe. Afin d'être plus intelligent que la troupe s'épuisant à canonner l'inépuisable et à foudroyer ce qui ne consent qu'à plier, l'effort descriptif se plie à son objet et trouve dans la contagion l'unique moyen de satisfaire la description: le texte reproduit ouvertement le chaos de son objet et ne fait pas de paragraphes dans "le tohu-bohu". Il mime la saturation et l'anarchie du matériau décrit par la saturation et l'anarchie du matériel descriptif. La description hésite alors entre la liste - peu regardante, cette liste ajoute à une porte un trognon, à une marmite un omnibus - et la métaphore - elle-même hésitante et contradictoire, puisque la barricade peut être une acropole, une digue, un haillon, un supplice, un tas d'ordures, le Sinaï - et elle choisit si peu entre l'une et l'autre de ces deux approches (la comptable et l'imageante), que la seconde interrompt à trois reprises la première, comme si le déroulement de cette liste n'avait d'autre but que de constater l'impossibilité de son exhaustivité et la nécessité de son relais par la métaphore. Mais ce relais métaphorique déçoit, d'une part parce qu'il n'éclaire rien (que peut être une parodie de l'abîme par le tohu-bohu ?), d'autre part parce qu'il ne consent pas à lui-même: il ne propose un outil de compréhension que pour en compromettre aussitôt la pertinence - par la modalisation ("on *croyait* " voir, entendre...) ou la condition ("on *eût* dit"...) - quand il ne l'a pas récusée à l'avance: "si l'océan faisait des digues", c'est bien comme cette barricade "qu'il les bâtirait", mais, précisément, l'océan ne fait pas de digues, il les défait.

Ces deux tentatives de compréhension spatiale de la barricade, mutuellement exclusives parce que la première (la liste) inventorie *ce qui est là* tandis que la seconde (la métaphore) invente *ce que serait ailleurs ce qui est là*, sont pourtant mélangées: une liste de métaphores se propose - "une broussaille", "une bacchanale", "une forteresse" - entre lesquelles le lecteur devra choisir. Ce mélange, scandaleux puisqu'il affiche les traces d'un travail non terminé et abandonné tel quel au lecteur, invalide la métaphore par la liste après avoir abandonné la liste pour la métaphore: dans une liste d'objet

¹. Voir Ph. Hamon, *Introduction à l'analyse du descriptif*, Hachette, 1981, p. 46, et J. Ricardou, "Belligérance du texte", *La production du sens chez Flaubert*, Actes du colloque de Cerisy, UGE, coll"10/18", 1975.

concrets, un omnibus s'ajoute déjà difficilement à un trognon, mais dans une liste de métaphores, une forteresse qui vient après une broussaille en annule la pertinence métaphorique. Le texte se borne à faire de l'hésitation entre deux outils descriptifs un troisième outil descriptif, et accepte donc que le vacarme du réel, même pétrifié par la page, reste du vacarme, sans chercher à satisfaire cette moralité esthétique qui veut qu'un romancier ne se contente pas de prendre, du trognon à l'omnibus, la photographie du réel, et qu'il ne se permette pas en plus, pour signaler l'arbitraire de tout texte que l'on croit descriptif d'un réel lui préexistant, de manifester qu'il aurait pu tout aussi bien en prendre une autre, différente (une broussaille, ou une bacchanale, ou une forteresse), voire contradictoire (on *peut* dire que la barricade est bâtie, on peut dire *aussi* que la barricade est détruite): c'est précisément à propos de cette description de la barricade que Barbey d'Aurevilly accuse l'auteur des *Misérables* de ne pas cacher la main qui décrit et de se faire "photographe"¹.

Si le texte consiste en un bricolage de listes et de métaphores, s'il fait du chaos qu'il décrit la loi de sa progression, s'il ruse ainsi avec son objet, c'est que le bricolage, la loi de formation du progrès et la ruse métique constituent le principe de la barricade: on retrouvera rue du faubourg Saint-Antoine l'essentiel des éléments que la description de la barricade de la Chanvrerie distribuait sur plusieurs pages de deux chapitres et qui ébauchaient, à l'état embryonnaire, cette description monolithique et concentrée. La barricade de 1832 est l'ébauche et l'embryon de celle de 1848, et ce qui vaut pour les objets vaut pour leurs descriptions.

Une porte, une grille, un auvent, un chambranle, un réchaud, une marmite, des pavés, des moellons, des poutres, des barres de fer, des chiffons, des carreaux, des chaises, des trognons de chou, des loques, des guenilles, un pan de mur, une écuelle, des charrettes, un haquet, un omnibus, des chevrons de toit, des pièces de mansarde, des châssis de fenêtres, des cheminées, des armoires, des tables, des bancs, des miettes de faïence, des osselets, des boutons d'habits et des roulettes de tables de nuit: telle est la liste des matériaux de hasard que la barricade prend à la rue et aux maisons qui la bordent pour obtenir l'improvisée et fraternelle "collaboration" d'éléments hétéroclites qui la caractérise. Le 4 décembre 1851, une barricade s'élève par les mêmes moyens à l'angle des rues Mazagran et de la Lune; on y trouve "quatre omnibus, cinq voitures de déménagement, le bureau de l'inspecteur des fiacres renversé, les colonnes vespasiennes démolies, les bancs du boulevard, les dalles de l'escalier de la rue de la Lune, la rampe

¹. Article du *Pays* cité dans la revue de la critique des *Misérables* au tome "Roman VI" de l'édition de l'Imprimerie nationale, vol. V, notes de l'éditeur, II, pp. 366-367.

de fer du trottoir"¹. Ce bricolage peut être la "ruche" du progrès, parce qu'il se soumet à sa loi de formation: la barricade Saint-Antoine se défend en se fendant, c'est-à-dire par une "déchirure" et des "monceaux" dont elle fait son créneau et ses "bastions". De la même manière, la barricade du 4 décembre 1851 complète sa défense par la chute du moyen même de la construction: elle s'incorpore un échafaudage - plus précisément se "complète" de l'"écroulement" d'un échafaudage². Un avatar de Gavroche l'explique au témoin qui fait l'histoire du crime du Deux Décembre en opposant, en matière de défense obsidionale, deux pensées techniques - l'une sauvage, l'autre académique:

"Les soldats font mal les barricades, parce qu'ils les font bien. Une barricade doit être branlante; bien bâtie, elle ne vaut rien; il faut que les pavés manquent d'aplomb, "afin qu'ils s'écroulent sur les troupiers, me dit un gamin, *et qu'ils leur cassent les pattes* ". L'entorse fait partie de la barricade."³

C'est sur "l'entorse" que vient "se briser la stratégie des généraux" qui font le succès de la ruse du Deux Décembre: la ruse métique est le seul moyen de résistance à la ruse néo-bonapartiste. La barricade est une réponse appropriée à la répression parce que son bricolage lutte contre un autre: la foule des "meneurs que 1848 effraya et rallia" est elle aussi une création bricolée⁴.

La pertinence de la métaphore de la digue faite par l'océan se mesure donc à proportion de son caractère paradoxal. Parce qu'en 1848 la démocratie est "à elle-même son propre abîme"⁵, la barricade qui la veut - ou croit la vouloir - se construit dans l'écroulement, la démolition, la ruine, le démantèlement, le bouleversement et l'arrachement, jusqu'en chacun des plus irréductibles débris qui la constituent: rue Saint-Antoine, le réchaud est brisé, la marmite est fêlée, le carreau est défoncé, la chaise est dépaillée, l'écuelle est cassée. C'est qu'il s'agit de faire "de sa misère sa barricade", et des signes de l'oppression les moyens de l'abolir. En octobre 1870, au moment où il prépare la publication de la *Loi de formation du progrès* dans *L'Année terrible*, Hugo note,

¹. *Napoléon le Petit*, III, 2, p. 51.

². Voir *ib.*, et Ph. Hamon, *Expositions. Littérature et architecture au XIXème siècle*, Corti, 1989, n. 18 p. 37.

³. *Histoire d'un crime*, III, 10, p. 334. "L'entorse" ne fait pas partie de l'autre barricade de juin 1848, celle de la rue du Temple, mur "droit, correct, froid, perpendiculaire, nivelé à l'équerre, tiré au cordeau, aligné au fil à plomb", "ajusté, emboîté, imbriqué, rectiligne, symétrique", qui ne doit rien au bricolage ni à la métis parce qu'il doit rester comme un point aveugle de l'interprétation du texte et de l'histoire: rien ne permet d'en expliquer la généalogie - la biographie de son constructeur ne manifeste rien d'autre que sa propre non-pertinence - et elle constitue, explique le narrateur, "le sphinx" de cette "énigme" de l'insurrection de juin 1848 qui "attaquait au nom de la Révolution, quoi ? la Révolution".

⁴. Voir *Napoléon le Petit*, *Conclusion*, II, 1, p. 145.

⁵. *Le temps présent*, III, 1848, fragments sans date, *Choses vues*, p. 1153.

après avoir fait le tour de Paris assiégé par les Allemands sur l'impériale d'un wagon du chemin de fer de ceinture: "Paris se démolissant lui-même pour se défendre est magnifique. Il fait de sa ruine une barricade"¹. Cette même année, il prononce l'oraison funèbre d'un "vaillant vaincu de décembre", rencontré le lendemain du coup d'Etat sur la barricade où tomba le représentant du peuple Baudin, que Courmet commandait comme il avait commandé et construit, dans le faubourg Saint-Antoine, la barricade de juin 1848²:

La barricade Baudin reparut immédiatement, non plus en France, mais hors de France; elle reparut, bâtie, non plus avec des pavés, mais avec des principes; de matérielle qu'elle était, elle devint idéale, c'est-à-dire terrible; les proscrits la construisirent, cette barricade altière, avec *les débris de la justice et de la liberté*. Toute *la ruine du droit* y fut employée, ce qui la fit superbe et auguste.³

Tous les signes de la misère - un réchaud, une marmite, un carreau, une chaise, une écuelle, qui sont les misérables synecdoques de cuisines indigentes où on ne mange pas à sa faim - sont les matériaux de la barricade Saint-Antoine de 1848. Le bouge occupé par Thénardier expose d'ailleurs, à l'avance, le matériel de la barricade⁴: on y compte en effet "pour tous meubles, une chaise de paille, une table infirme, quelques vieux tessons", on y voit "des constellations de vieux chaussons, de savates et de chiffons affreux"; dans sa cheminée comme dans la barricade, on trouve "de tout", notamment "un réchaud, une marmite, des planches cassées, des loques"⁵. Au moment où intervient l'épisode des barricades, ces simples objets qui font le matériel des barricades ont été constitués en signes de la misère par Thénardier lui-même: préparant son bouge à l'intention du bourgeois M. Leblanc (résurgence de M. Madeleine) qu'il veut émouvoir, d'un coup de talon il a fait de sa chaise "une chaise dépaillée"; il a de même réduit sa chemise en lambeaux et demandé à sa fille de casser un des carreaux de la fenêtre⁶. Le matériel de la barricade est donc sémiologique. Au même titre que le trognon de chou, la malédiction est une matière première, et "la loque" et "la guenille"

1. Carnets de la guerre et de la commune, 2 octobre 1870, "Voyages", p. 1048.

2. *Les Misérables*, *ib.*, p. 929.

3. *Actes et Paroles II*, 1870, V, *Hennett de Kesler*, "Politique", p. 649 (nous soulignons les éléments qui permettent de distinguer cette représentation d'une autre, moins "superbe" et moins "auguste", où ce ne sont pas les débris ni la ruine de la justice, de la liberté et du droit qui seraient employés à la barricade, mais la justice, la liberté et le droit eux-mêmes).

4. Voir l'édition des *Misérables* annotée par G. Rosa, Livre de Poche, 1985, tome III, n. 1, p. 225.

5. *Les Misérables*, III, VIII, 6, tome II, p. 332.

6. *Ib.*, 7, pp. 339-339. On voit ici que seul le théâtre de la misère est réputé émouvoir le bourgeois.

peuvent s'entendre, dans l'énumération des moyens que la misère emploie à sa propre abolition, au sens figuré comme au sens propre¹.

"Tout" passe dans la barricade, "trois maisons à six étages", soit, pour le moins, le contenant et le contenu de quinze appartements (combles, chambres et cuisines), beaucoup plus si l'on songe que ces maisons du faubourg Saint-Antoine n'ont pas encore, à cette date, été refondues par Haussmann. Si tout y passe, c'est qu'un "tout" doit y passer et qu'une exigence politique qui fait de ce "tout" une totalité indivisible relaie l'exigence concrète qui dans ce "tout" n'espère qu'une somme suffisante d'éléments distincts. Le "tout" que Gavroche veut incorporer à la barricade ("Mettez-y tout, flanquez-y tout, fichez-y tout. Cassez la maison."²), c'est le tout de la misère. Cette totalité est indivisible, parce que, dès lors qu'il s'agit de signes et qu'ainsi un trognon vaut un chambranle, chaque élément engage le tout par métonymie.

La métis de la misère, qui consiste à "jeter à la tête de la société" tout ce que la société laisse en rebut à la misère, retourne en matériaux de l'émeute et en munitions pour sa défense le bois, le fer, le bronze, la pierre, la faïence, les boutons des habits et les pièces des meubles que les artisans du laborieux faubourg Saint-Antoine travaillent ou fabriquent pour la bourgeoisie - à trop bon compte, puisque ce "tout" n'est que "haillon". Comme l'explique la métaphore qui achève la liste des matériaux de la barricade, les instruments "des vieux supplices soufferts par le peuple" (billots, chaînes, potences et roues) sont retournés par lui contre ses tortionnaires³.

LA CHIFFONNIERE, LA BARRICADE ET L'EGOUT

Pour retourner la politique bourgeoise contre elle-même, le bricolage métique va au revers de son économie. L'ordure peut en effet avoir trois destinées. L'économie bourgeoise l'envoie à l'égout et, avec elle, y envoie le moyen de mettre fin à la misère. "Paris jette par an vingt-cinq millions à l'eau" qui, si l'ordure que le système économique bourgeois "dépense en cloaques" était utilisée dans l'agriculture, pourraient être "employés en assistance"⁴. Autre sort de l'ordure: un premier bricolage, résigné à l'ordre économique bourgeois, peut emplir de cette ordure la maison de la misère. Ce

¹. Une métis analogue est à l'origine de la République; quatre mois auparavant, la révolution de Février l'a proclamée sur le papier à en-tête de la monarchie qu'elle a abolie (voir *Le temps présent*, III, 1848, "Février 1848", *Choses vues*, p. 1012).

². *Les Misérables*, IV, XII, 4, p. 144.

³. La possibilité pour les tortionnaires eux-mêmes de le retourner confirme l'existence de ce retournement: le 4 décembre 1851, les résistants de la barricade de la rue des Vinaigriers sont "crucifiés sur les pièces de bois de la barricade" (voir *Histoire d'un crime*, *Cahier complémentaire*, I, p. 494).

⁴. Voir *Les Misérables*, V, II, 1, pp. 309-311, et l'éd. annotée par G. Rosa, tome III, n. 1, p. 581.

bricolage est celui du chiffonnier, comme l'explique clairement l'équivalent romanesque de la mère Gibou, la Vargoulême, dans le dialogue qu'elle entretient avec trois portières de la rue de Thorigny. Celles-ci balayent les seuils bourgeois de l'ordure qu'ils rejettent et font des tas où celle-là vient remplir sa hotte, participant ainsi à un "commerce" qui peut aller plus ou moins bien¹. Aux portières, la Vargoulême expose ce qu'elle dit être son "état" de chiffonnière², et il apparaît qu'elle bricole, à tous les sens du terme - des plus anciens aux plus récents: elle bricole, comme les chiens de chasse de fourré en fourré, de tas d'ordures en tas d'ordures; elle travaille à la bricole, c'est-à-dire au hasard et avec une maigre rétribution³; enfin, elle bricole son ménage à partir des résidus du ménage bourgeois, chiffons, trognons, linges, lainages, vieux papiers, "choses bonnes à manger", morceaux de verre, savates et os qu'elle trie soigneusement. L'intervention du narrateur, qui dans sa description corrige "treillage" en "triage", n'invalide pas la compétence politique du vocabulaire de la chiffonnière: le treillage est un assemblage de perches qui sert à l'aménagement des jardins à la française, la treille un tas d'ardoises, de pièces de bois ou de tissus rangé selon la qualité de ses éléments, et le treillis une grille qui garantit les caves des maisons bourgeoises contre les rats et leurs verrières contre les cailloux des enfants⁴. Le triage du chiffonnier, aussi rigoureux que l'est l'ordre classique, ne détruit pas le ménage bourgeois. Ce bricolage est en revanche détruit par le bricolage de la barricade: la barricade est en effet la troisième fin de l'ordure. Du trognon de chou il faut décider s'il sera docilement rangé dans un baquet, ou s'il deviendra pavé indigeste renvoyant "aux dévorants affameurs le gouffre de la faim"⁵. Tout ce que la chiffonnière classe, range, aménage, la barricade le décline, le dérange, le déménage. La barricade est bien un retour au chaos; "tout classement est supérieur au chaos"⁶: pourquoi pas celui du chiffonnier ?

Il y a donc concurrence économique entre l'égout, le chiffonnier et la barricade, ou plutôt: circulation politique. Gavroche comprend que l'usage de l'ordure est politique; écoutant les portières et la chiffonnière qu'il rencontre sur le chemin le menant à la rue de la Chanvrerie, "les vieilles, dit-il, qu'est-ce que vous avez donc à parler politique ?"⁷ Le cloaque perdu pour l'économie bourgeoise est à son seuil recueilli par la misérable. Les résidus du ménage bourgeois font alors le ménage misérable, avant qu'un "colossal coup de balai" les fasse passer, lorsqu'ils sont devenus

¹. *Ib.*, IV, XI, 2, p. 112.

². Voir *ib.*, p. 113.

³. Voir les articles "Bricole" et "Bricoler" du *Trésor de la Langue française*, II.A, 1 et II. A, 2.

⁴. Voir les articles correspondants du Littré.

⁵. J. Maurel, *Victor Hugo philosophe*, p. 124.

⁶. Lévi-Strauss, *op. cit.*, p. 24.

⁷. *Les Misérables*, IV, XI, 3, p. 113.

les "rebutis même du mendiant" après n'avoir été que ceux du bourgeois, dans la barricade. La barricade trouve ainsi son matériau dans tout ce que l'économie bourgeoise aurait laissé partir à l'égout si le chiffonnier ne l'avait pas sauvegardé; elle est en quelque sorte un autre égout, un égout où l'ordure trouverait son utilité sociale, et qui réaliserait le progrès qu'une révolution de l'économie politique attend de lui. La barricade cherche l'idéal dans la misère (1832), le Sinaï dans l'ordure (1848) - l'égout devrait extraire la quantité d'or social qui est dans son fumier.

Ce qu'on trouve dans la barricade, et ce que la barricade raconte, c'est aussi ce qu'on trouve dans l'égout, et ce que l'égout raconte¹. Un égout est un "tas d'ordures", mais il pourrait être, comme la barricade, un tas d'ordures "et " le Sinaï; la "majesté étrange" qui se dégage "de cette titanique hottée de gravats" qu'est la barricade, pourrait aussi se dégager de l'égout, si l'on utilisait l'or de son fumier. C'est pourquoi les listes des matériaux de la barricade et des choses de l'égout inventorient les mêmes articles: trognon (de chou ou de pomme), morceau de bouteille (tesson ou cul), chiffon (du faubourg ou de Margoton), crachat. Occasion d'une même carnalisation - confrontation de la toque et de la jupe ou de la giberne et de l'alêne -, le même "tout" passe dans la barricade, "fraternisation menaçante de tous les débris", et dans l'égout, "tutoiement" de toutes les pourritures supérieur encore à leur fraternité. "L'histoire des hommes se reflète dans l'histoire des cloaques"², égout ou barricade: les signes de l'un, cul de bouteille ou anse de panier, racontent l'ivrognerie et la domesticité; les signes de l'autre, trognon de chou ou marmite fêlée, la misère. Le bricolage utilise les "témoins fossiles de l'histoire d'un individu ou d'une société" et "bâtit ses palais idéologiques avec les gravats du discours social"³. L'égout et la barricade sont des fosses de vérité: l'ordure y ote la chemise dont l'habille la fiction d'un discours social désormais périmé⁴. Les matériaux du Deux Décembre, eux, n'ont pas d'autre sort que l'égout⁵.

1. Voir *ib.*, V, II, 2, p. 314-315.

2. *Ib.*, p. 314.

3. Lévi-Strauss, *op. cit.*, p. 32.

4. Voir *Les Misérables*, *ib.*, p. 315.

5. Voir *L'Égout de Rome*, *Châtiments*, VII, 4.